



**Le P. Pierre-Julien Eymard**  
Fondateur de la Congrégation du Très Saint Sacrement.

— ILLUSTRATION —

Pe  
Merc  
l'Euc  
de la  
mart  
Touj  
— La  
— Ac



neuf  
grâce  
ici-ba  
être r



### Sommaire du Numéro de Février 1901.

Pensée dominante : Nos devoirs envers Jésus au Tabernacle. — Merci ! — Les démons croient et tremblent. — Les Serviteurs de l'Eucharistie : saint Louis roi de France. — Fleurs Eucharistiques de la Nouvelle-France : Mort du Père Antoine Daniel, premier martyr Jésuite de la mission huronne. — Sujets d'adoration : Toujours présent, toujours immolé, toujours donné. — *Parce Domine.* — La première Communion d'un Sorcier. — Le Céleste Médecin. — Adieu la Crèche (*poésie*).

## PENSÉE DOMINANTE

Pour le Mois de Février 1901.

Nos devoirs envers Jésus au Tabernacle.



NOTRE divin Sauveur pouvait-il mieux prouver son amour pour les hommes qu'en fixant parmi eux son séjour, qu'en s'engageant à vivre au milieu d'eux jusqu'à la consommation des siècles et qu'en leur déclarant que ses délices sont d'être avec les enfants de hommes ?

Or cette preuve d'amour, Jésus l'a donnée au monde. Et voilà dix-neuf siècles qu'il continue de la donner. O bonheur ! ô grâce sans pareille ! Après avoir vécu trente-trois années ici-bas, après avoir souffert, être mort pour nous, après être remonté à la droite de son Père où il siège plein de

gloire et de puissance, voilà que, dans sa sagesse et son amour, il a trouvé le moyen de demeurer parmi nous, ne voulant pas, tant il nous aime, se séparer de nous !

Oui, c'est Lui, c'est Lui-même, vrai Dieu et vrai homme, c'est Lui que nous avons l'honneur et le bonheur de posséder dans les tabernacles de nos églises, caché, anéanti, mais réellement présent et vivant sous les espèces eucharistiques ; Lui, avec toutes ses grandeurs divines et ses amabilités humaines ; Lui avec ses grâces dont il veut nous enrichir et la gloire céleste dont il veut nous donner dès ici-bas le gage.

*Il est là !* à quelques pas de notre demeure, peut-être même dans notre demeure ! Il est notre voisin, il est notre hôte ! Le même toit l'abrite et nous abrite ! C'est pour nous qu'il est là, le jour, la nuit, sans cesse !...

Oh ! sera-t-il dit qu'il nous aura tant honorés et tant aimés, qu'il se sera tant approché de nous, sans que nous ayons rien fait pour lui en témoigner notre reconnaissance ? Ne comprendrons-nous pas que nous avons des devoirs à rendre à ce miséricordieux et si libéral Sauveur ? Et ces devoirs connus, compris, acceptés, ne mettrons-nous pas désormais tous nos soins à les remplir ?

Quels sont donc ces devoirs ? Et que pouvons-nous faire pour répondre dignement à tant d'amour et de condescendance, et honorer comme il convient la présence sacramentelle de Jésus ?

\*\*\*

*Pensons à Lui !* Pensons à cette présence ! Car elle est le produit d'un amour poussé jusqu'à l'excès ; elle est pour nous un bienfait inappréciable et la source d'innombrables bienfaits. — Pensons à Lui, car Lui pense à nous. Nous sommes sa principale et l'on peut dire son unique préoccupation. Jour et nuit, il veille sur nous, il nous suit du regard, il s'intéresse aux moindres détails de notre vie. Du fond de son tabernacle il fait monter vers son divin Père en faveur des hommes, de chaque homme, une prière continuelle, une supplication incessante. Toujours occupé de nos besoins, toujours appliqué à procurer notre bien, il implore pour nous les grâces qui nous sont nécessaires. C'est une sollicitude de tous les instants, c'est la préoccupation exclusive de son cœur si bon.

Pensons à Lui, car beaucoup l'oublient. Ils oublient

ce  
de  
pa  
pro  
occ  
au  
no  
pos  
tab  
nos  
fait  
en

I  
von  
fils  
pon  
an  
invi  
le b  
hon  
ven  
cont  
ères  
son  
de n  
étud  
sain  
repr  
déli  
prix

H  
prés  
aller  
toute  
à la  
prés  
nous  
les é

cet adorable et tout aimable voisinage. Ils vivent à côté de Jésus, à quelques pas à peine de son tabernacle, ils passent et repassent devant sa demeure sans jamais ou presque jamais songer à sa divine Présence.

Ah ! nous du moins, pensons à Lui ; au milieu de nos occupations et de nos récréations, seuls ou en compagnie, au dedans ou au dehors, où que nous soyions, quoi que nous fassions, dirigeons, de temps en temps, le plus souvent possible, notre pensée vers Jésus ; orientons-nous vers le tabernacle, pour saluer Jésus, pour lui offrir notre travail, nos délasséments, nos préoccupations, nos peines, pour faire toutes choses sous son regard et vivre constamment en sa présence.

\* \* \*

Et puis *Visitons-Le* : toutes les fois que nous le pouvons, venons à ses pieds, avec l'empressement que met un fils aimant à courir auprès de sa bonne mère ; venons répondre à la présence de Jésus par notre présence ; venons animer et réjouir sa solitude, faire visiblement ce que font invisiblement les esprits célestes qui l'adorent, le louent, le bénissent, rendent à son infinie Majesté de continuels hommages. Venons nous reposer auprès du tabernacle ; venons nous recueillir, nous retremper, nous réchauffer au contact du Cœur de Jésus. Venons lui demander ses lumières, lui exposer nos désirs, nos desseins, les soumettre à son approbation ; venons lui confier nos peines, lui parler de nos tentations, solliciter la force de les vaincre ; venons étudier, en leur modèle le plus parfait, les vertus de notre saint état et demander les grâces nécessaires pour les reproduire. O visites consolantes et sanctifiantes ! Visites délicieuses et fructueuses ! Sachons en apprécier tout le prix et les multiplier le plus possible.

\* \* \*

*Honorons-Le* par un très grand respect, évitant en sa présence toute irrévérence, tout sans-gêne, tout laisser-aller dans le maintien, toute curiosité dans les regards, toute parole inutile, en un mot tout ce qui serait contraire à la religion due à la Majesté invisible mais réellement présente du Dieu vivant du tabernacle. Accoutumons-nous à bien faire nos genuflexions, sans les précipiter ni les écourter ; que nous soyons seuls ou en public, ne dé-

mentons jamais notre croyance à la Présence réelle par des actes irrévérencieux, et, tout en traitant Jésus en ami, traitons-Le aussi toujours en Dieu

\*\*\*

*Consolons-Le*, car, hélas ! malgré l'amour dont il nous aime, malgré les sacrifices qu'il s'impose pour nous perpétuer le bienfait de sa présence sacramentelle, Jésus n'est pas aimé, du moins autant qu'il le mérite. — Il n'est pas aimé de tant de mauvais chrétiens qui le méprisent, le blasphèment et l'outragent. — Il n'est pas aimé de tant de chrétiens indifférents qui ne comprennent pas son amour, qui ne songent pas à ses sacrifices, qui vivent comme si Jésus n'existait pas au Saint Sacrement. — Il n'est pas aimé de tant de chrétiens négligents, insouciant, irrévérencieux, qui croient à sa présence dans nos tabernacles, mais d'une foi faible et vague, et qui refusent à Jésus, sans même soupçonner qu'ils l'offensent, les hommages de respect, de confiance, de reconnaissance et d'amour auxquels il a tant de droits dans la sainte Eucharistie.

Ah ! réparons tant de mépris, de froideur et de négligence, par notre assiduité, notre piété compatissante, par notre zèle à consoler Jésus, à lui faire amende honorable pour ceux qui l'oublient et le délaissent, qui l'aiment si peu et le servent si mal !

\*\*\*

*Aimons-Le* : car nul ne mérite plus que lui qu'on l'aime, parce que nul ne nous a plus aimés et ne nous aime plus que lui. Aimons-le ; traitons-le comme le meilleur de nos amis ; montrons-nous délicats envers lui, évitant avec soin tout ce qui pourrait lui faire de la peine, nous ingéniant à lui faire plaisir, à réjouir son Cœur. — Aimons-le et soyons-lui dévoués et fidèles, nous intéressant à tout ce qui le touche, souhaitant ardemment qu'il soit connu, aimé, adoré, servi et reçu en son divin Sacrement, travaillant nous-même avec un zèle infatigable à le faire connaître, aimer, adorer, servir et recevoir. — Enfin, tout ce que l'amitié la plus sincère et la plus profonde, la plus affectueuse et la plus tendre inspire dans les rapports humains, concevons-le pour cet incomparable

An  
le 1

la t  
et  
not  
me  
de  
n'e  
vie  
sou  
R  
aus  
à re  
lui  
plus  
la c  
par  
des  
enfi  
com

V  
habi  
notr  
lui t  
lui,  
de v  
mèn  
est à  
lui !  
Et  
cons  
joies  
nos  
repose  
et qu  
que  
jama  
ristie

Ami du tabernacle, et ne négligeons aucune occasion de le lui manifester.

\*\*\*

*Recevons-Le* : car s'il a pris en demeurant parmi nous la forme de pain, c'est pour que nous le recevions en nous, et que nous fassions de l'Eucharistie la nourriture de notre âme. Recevons-le *fréquemment*, le plus fréquemment possible, tous les jours même, avec la permission de notre confesseur, car le pain qu'il nous offre, et qui n'est autre que sa propre chair, est donné pour être la vie du monde ; quiconque mange de ce pain vivra. Plus souvent il en mangera, plus abondamment il vivra.

Recevons-le *sainte ment*, du moins avec des dispositions aussi bonnes que possible et que nous nous appliquerons à rendre de jour en jour meilleures ; nous approchant de lui avec foi, humilité, confiance, désir de l'aimer toujours plus ; — nous préparant à le recevoir par le souvenir de la communion faite et la pensée de la communion à faire ; par la pureté de conscience, la fuite du péché véniel ; par des actes de vertu et des sacrifices ; — nous efforçant enfin de tirer le plus de profit possible de chacune de nos communions.

\*\*\*

*Vivons en Lui*. Qu'il soit notre centre, l'objet souverain, habituel, continué de nos affections, toujours présent à notre esprit, toujours vivant dans notre cœur. Soyons-lui unis toujours, partout, en tout ; ne faisant qu'un avec lui, nous complaisant dans cette unité, dans cette société de vie avec lui, disant et redisant sans cesse en nous-mêmes, comme l'épouse des Cantiques : " Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui. " — Il vit en moi et je vis en lui !

Enfin *vivons pour Lui* ; que tout en nous Lui soit dédié, consacré, sans aucune condition ni réserve. — Que nos joies et nos peines, que nos pensées et nos œuvres, que nos désirs et nos affections, que notre travail et notre repos, que notre présent et notre avenir, que notre vie et que notre mort aient pour unique terme Jésus, ce Jésus que son amour a tant rapproché de nous et retient à jamais présent au milieu de nous, dans l'adorable Eucharistie.



## MERCI !

**N**OUS ne pouvons assez admirer le zèle avec lequel tous nos lecteurs nous prêtent leur concours et leur assistance dans la diffusion de notre Œuvre d'apostolat. L'appel que nous leur avons fait le mois dernier a produit jusqu'ici près d'*un millier* d'adhésions nouvelles, et le mouvement ne paraît pas se ralentir. Le PETIT MESSAGEUR suffit à peine à répondre aux invitations qu'on lui prodigue d'aller ici, là, dans toutes les parties du Canada et des Etats-Unis, prêcher le Dieu caché du Sacrement et les trésors de sa bonté pour les âmes. Pourtant, c'est un prédicateur infatigable, et qui, sachant l'immensité des droits de Jésus-Eucharistie, ne croit jamais avoir terminé sa tâche. Il remercie du fond du cœur ses dévoués amis qui le secondent si bien : les pasteurs qui l'accueillent avec tant de bienveillance dans leurs paroisses ; les zélateurs et zélatrices, qui lui offrent des listes d'abonnements anciens et nouveaux toujours grossissantes ; les simples abonnés, qui ont fait pleuvoir pendant ce mois les *feuilles roses* dont chacune était un témoignage de leur amour pour Jésus-Hostie et de leur attachement à notre Œuvre. Ils forment avec nous, nous le sentons, une seule famille, une seule armée, toujours prête à travailler au but commun par l'action comme par la prière.

C  
à no  
l'inc  
ont  
gnés  
ristio  
tente  
Dieu  
Ce n  
mille  
assez  
puiss  
seme  
*âmes*  
assez  
tier :  
ses l  
trans  
jusq  
On  
nous  
coura  
main  
dant  
pour  
enver  
du Sa  
*nemen*  
eucha  
image  
une d  
Les  
core t  
vellen  
rendra  
trans  
À t  
et nou  
giées d  
spiritu  
Il est

Ceux qui ne sont pas encore joints à nous sont invités à le faire. Ceux que l'indifférence ou la crainte de l'insuccès ont retenus jusqu'ici, se sentiront gagnés à leur tour par la flamme eucharistique : ils voudront, eux aussi, tenter un effort, offrir un sacrifice au Dieu qui leur donne tout au Sacrement. Ce n'est pas assez pour le *Messager* de mille nouveaux lecteurs : ce n'est pas assez de quelques cent paroisses où il puisse répandre et cultiver la bonne semence : il voudrait attirer *toutes les âmes* au Tabernacle, et crier d'une voix assez forte pour ébranler le monde entier : JÉSUS EST LÀ ! — Que chacun de ses lecteurs soit un portevoix qui transmette sa parole et qui la propage jusqu'à l'infini.

On a paru apprécier les primes que nous offrons le mois dernier en encouragement à nos zélateurs. Nous maintenons l'offre de ces primes pendant tout le mois de février. Ainsi, pour *dix abonnements nouveaux*, nous enverrons le *Manuel* relié des Agrégés du Saint Sacrement ; — pour *cinq abonnements nouveaux*, un joli Calendrier eucharistique ; — pour *trois*, une grande image en couleurs ; — et pour *un seul*, une douzaine de petites images.

Les zélatrices qui n'auraient pas encore terminé la collection des renouvellements pour l'année courante, nous rendraient grand service en nous la transmettant au plus tôt.

À tous nous disons d'avance : *Merci*, et nous souhaitons les grâces privilégiées du divin Maître, toutes les faveurs spirituelles et même temporelles dont Il est la source inépuisable.



“ Les démonş croient et tremblent. ”



SAINT Bernard se trouvait à Milan, chargé par le pape Innocent II de rétablir la tranquillité dans cette ville, désolée comme le reste de l'Italie par le schisme de l'antipape Anaclét. Tout en combattant les passions politiques, le saint abbé y trouva plusieurs fois l'occasion de remporter d'éclatantes victoires sur les puissances infernales.

Un jour qu'il se préparait à célébrer la sainte Messe dans la basilique de Saint-Ambroise (la même qui avait été autrefois témoin de la conversion de saint Augustin), on lui amena une femme âgée, d'une famille honorable de Milan, qui était depuis plusieurs années possédée du démon. A chaque instant son persécuteur la suffoquait ; à force de tortures il lui avait fait perdre l'ouïe, la vue et la parole ; elle grinçait des dents ; sa face contractée répandait l'épouvante ; ses yeux hors de leur orbite, son haleine empestée indiquaient assez la présence de l'esprit de ténèbres. Quant saint Bernard eut considéré cette infortunée, il comprit que le démon lui était profondément attaché et comme incorporé, et qu'il ne sortirait pas facilement d'une demeure occupée depuis longtemps.

L'homme de Dieu se tourne alors vers le peuple qui remplissait la basilique ; il invite les fidèles à prier avec ferveur et, entouré de prêtres et de religieux qui se tenaient près de lui au bas de l'autel, il ordonne de faire avancer cette femme et de la tenir solidement. Mais elle résistait ; poussée par une force surhumaine et diabolique, elle se débattait avec d'horribles convulsions au milieu de ses gardes ; elle frappa même du pied le serviteur de Dieu ; mais Bernard demeura calme et doux, sans s'inquiéter de l'audace du démon, puis il monta à l'autel et commença la célébration du saint Sacrifice. Mais toutes les fois qu'il faisait le signe de la croix sur les oblations, il se tournait vers la possédée et, par le même signe divin, engageait la lutte avec l'esprit du mal : Satan aussitôt témoignait

par  
bien  
san  
L  
à at  
patè



et l'éle  
ton ju  
mainte  
Celui q  
Le tem  
de son  
dans le  
à la vu  
rible M

par un redoublement de fureur et par des hurlements, combien il ressentait vivement l'aiguillon de cette arme puissante.

L'Oraison dominicale achevée, saint Bernard se prépare à attaquer de plus près l'ennemi ; il prend en main la patène sur laquelle il a déposé le Corps sacré du Seigneur



et l'élève sur la tête de l'infortunée en disant : " Voici ton juge, esprit du mal, voici le Tout-Puissant ; résiste maintenant, si tu le peux ; combats, si tu l'oses, contre Celui qui, sur le point de mourir pour notre salut, a dit : Le temps est venu où le prince de ce monde sera chassé de son empire. Voici le Corps adorable qui a été formé dans le sein d'une Vierge, étendu sur le bois de la Croix, à la vue des disciples. C'est par la puissance de cette terrible Majesté que je t'ordonne, esprit infernal, de sortir du

corps de cette servante de DIEU et de n'y jamais rentrer. "

Le démon, forcé d'obéir et de lâcher prise, voulut du moins avant de s'avouer vaincu manifester sa fureur et tourmenter sa victime avec une nouvelle violence. Pour le saint abbé, assuré du succès, il remonte à l'autel, poursuit le sacrifice, fait la fraction de l'Hostie et donne la paix au diacre qui la communique à toute l'assemblée : dans le même instant le calme et la santé furent rendus à la pauvre femme ; car Satan s'enfuit avec des cris de rage, démontrant par sa défaite l'efficacité et la puissance du Sacrement de nos autels.

Il ne faudrait pas croire que de tels miracles sont dus plutôt à la sainteté des thaumaturges qu'à la vertu du Sacrement : saint Bernard reconnaissait lui-même le contraire, et il en rendit un témoignage public dans l'Eglise de Saint-Cyr, à Pavie. On lui présentait une énergumène possédée par un démon furieux, qui avait déjà résisté à l'invocation de saint Cyr et se moquait des exorcismes en disant : " Le petit Cyr n'a pu me chasser d'ici, Bernard le pourra encore moins ! — C'est vrai, répondit le saint abbé ; mais ce que ne feront ni les reliques, ni Bernard, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, ton Maître et le mien, le fera ; sors de sa présence ! " Et le démon, épouvanté au nom seul de JÉSUS-CHRIST, s'enfuit au même instant.

## Les Serviteurs de l'Eucharistie

### SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE



LA FOI du saint roi à la présence réelle de Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie était telle qu'il semblait que cette présence lui fût visible. A son attitude profondément recueillie, à l'expression de sa physionomie, à l'éclat tout particulier de son regard, on eût dit en effet que l'adorable Mystère de notre foi était pour lui sans nuage et que ses yeux en découvraient les divines réalités. — C'est que, comme le chante l'Eglise, *la foi est un merveilleux supplément à l'infirmité des sens.*

Vo  
à la  
de c  
Host  
et au  
toute  
leux  
tater  
envoy  
*pas la  
nulle  
est ré*

On  
rir, ce  
lui de  
présen  
répon  
*que si  
monté*

Et j  
semblé  
au piec  
qu'il al  
céleste

La p  
firma j  
bâtir es  
mandai  
ces tem  
biter. I  
nelle tr  
sommés  
églises

Sa pi  
vénéral  
et les p  
pelains  
une tab  
la supér

Tous  
saint roi  
A certai

Voici, parmi cent autres, un trait de la foi de saint Louis à la Présence réelle. Un gracieux enfant, tout environné de clartés surnaturelles, était apparu, dans la Sainte Hostie que tenait un prêtre, au moment de la consécration, et aux yeux d'une nombreuse assistance. On accourut en toute hâte auprès du Roi pour l'instruire de ce merveilleux évènement et lui fournir l'occasion de le venir constater et admirer lui-même. Mais le saint monarque fit aux envoyés cette mémorable réponse : *" Que ceux qui n'ont pas la foi y aillent ; pour moi, ajouta-t-il, je crois et n'ai nullement besoin d'aller voir pour me convaincre que Dieu est réellement présent dans la sainte Eucharistie. "*

On rapporte encore de lui qu'étant sur le point de mourir, comme le prêtre qui lui administrait le saint Viatique lui demandait s'il croyait fermement que le Fils de Dieu fût présent dans la Sainte Eucharistie qu'il allait recevoir, il répondit résolument : *Oui je le crois aussi indubitablement que si je voyais de mes propres yeux Jésus-Christ tel qu'il est monté au ciel au jour de son Ascension.*

Et pour témoigner encore plus explicitement sa foi, rassemblant ce qu'il lui restait de forces il se jeta à genoux au pied de son lit et reçut dans cette humble posture le Dieu qu'il allait bientôt contempler dans la splendeur de la gloire céleste.

La piété du saint Roi envers la Sainte Eucharistie s'affirma par les nombreuses et somptueuses églises qu'il fit bâtir en l'honneur du Dieu vivant sur nos autels. Il recommandait par dessus tout qu'on ne négligeât rien pour que ces temples fussent dignes du grand Roi qui y devait habiter. Dans cette vue, il renonçait à toute dépense personnelle trop luxueuse et prélevait sur sa cassette royale des sommes considérables qu'il affectait à la construction des églises et à leur ornementation.

Sa piété envers l'Eucharistie lui inspirait une véritable vénération pour les prêtres qui en sont les consécrateurs et les premiers ministres Il avait fait faire pour les chapelains qui prenaient leurs repas en sa royale compagnie une table plus élevée que la sienne, afin d'affirmer par là la supériorité que leur donnait sur lui leur sacré caractère.

Tous les jours de l'année, même dans ses voyages, le saint roi assistait à deux messes, plus ordinairement à trois. A certaines époques de l'année, il en entendait quatre, les

faisant précéder de la récitation de l'office divin. L'une de ces messes était chantée avec assistance nombreuse de prêtres et de clercs et avec la solennité et la décence convenables. Lui-même réglait tous les détails du culte divin, veillant avec un soin jaloux que Dieu fût honoré comme il convient dans le plus auguste de ses mystères. C'était un spectacle des plus édifiants de voir le saint monarque s'approcher de la Table Sainte. Il avait soin de déposer auparavant son chaperon et tous les insignes de sa dignité ; du sanctuaire, il se trainait à genoux jusqu'à l'autel : là, prosterné jusqu'à terre, il récitait lui-même le *Confiteor*, l'interrompant fréquemment de ses sanglots et de ses soupirs ; enfin, se relevant, les yeux baignés de larmes, il recevait avec une incomparable ferveur le corps sacré de Jésus-Christ.

La dévotion extraordinaire dont le cœur de saint Louis était comme embrasé envers la sainte Eucharistie lui faisait trouver ses délices au pied des saints autels où réside le Dieu d'amour. C'est là que le bienheureux monarque vaquait aux exercices de piété, y passant quelquefois des nuit entières, prosterné devant la majesté divine. Comme on lui reprochait d'employer trop de temps à ces saints exercices, il répondit avec douceur : " Les hommes sont étranges. On me fait un crime de mon assiduité à la prière, et l'on ne dirait mot si j'employais les heures que j'y donne à jouer aux jeux de hasard, à courre la bête fauve ou à chasser aux oiseaux."

Ce serait toutefois faire injure à la glorieuse mémoire de saint Louis de croire qu'il négligeât les intérêts de son peuple, et le soin de ses États, pour vaquer à la prière. L'histoire est là pour démontrer avec son impartiale vérité que pour être un saint, il n'en fut pas pour cela moins bon prince, et ne travailla pas avec moins de zèle à la prospérité et à la gloire de son Royaume qu'à la sanctification de son âme.

Étant sur le point de retourner en France, après la croisade en Terre Sainte, il demanda et obtint du Légat apostolique le privilège de conserver la Sainte Eucharistie sur le navire qui devait le ramener dans la patrie.

Il voulait par là, dit un de ses historiographes, satisfaire sa dévotion personnelle et procurer aux malades, en cas de besoin, ainsi qu'à lui-même, le bienfait de la sainte communion.

co  
re  
fa  
sai  
div  
lai  
J  
he  
les  
sie  
une  
pre  
fut  
se f  
bris  
on :  
bra  
ava  
le v  
et le  
Roi  
reus  
N  
foi q  
nièr  
C'  
ce de  
supr  
du n  
voir  
de se  
vut a  
triste  
et av  
la liti  
la faç  
entou  
parle  
faire  
Juge.

Il fit donc placer le Très Saint Sacrement en un lieu très convenable disposé à cet effet dans un tabernacle précieux, recouvert d'une draperie de soie brodée d'or; il fit aussi faire un autel qu'il orna avec une égale magnificence. Le saint monarque venait entendre dans cet oratoire l'office divin solennellement chanté par les religieux et les chapelains qu'il avait emmenés avec lui.

En dehors de ce temps, il y passait encore de longues heures dans un recueillement profond, traitant avec Dieu les intérêts de son royaume et se recommandant, lui et les siens, pour l'heureuse issue de la navigation.

Tandis que le bienheureux prince revenait en France, une tempête furieuse ayant éclaté en vue de l'île de Chypre, le navire royal, après avoir été violemment ballotté, fut lancé par les vents et les flots contre un écueil. La secousse fut si rude que l'équipage crut que le navire allait être brisé et englouti dans la mer. Alarmé à la vue du danger, on accourut auprès du Roi que l'on trouva prosterné les bras en croix au pied de l'autel, suppliant Celui qui jadis avait apaisé la tempête, de conjurer le danger. En effet, le vent tomba aussitôt, la mer ne tarda pas à se calmer, et le navire miraculeusement préservé par la prière du saint Roi et sa confiance en l'Hostie Sainte, put continuer heureusement sa marche.

Nous avons rapporté plus haut l'admirable profession de foi que fit notre saint au moment de recevoir pour la dernière fois la sainte Eucharistie en Viatique.

C'est ici le lieu de dire avec quels sentiments il accomplit ce dernier devoir de la piété chrétienne et reçut ce gage suprême de la miséricorde divine. Dès qu'il se sentit atteint du mal dont il devait mourir, il demanda lui-même à recevoir les sacrements de l'Église, dans la pleine possession de ses sens et une entière liberté d'esprit. Lui-même pourvut aux divers préparatifs requis pour cette cérémonie, triste pour tous excepté pour lui; il répondit distinctement et avec une parfaite fidélité de mémoire aux prières de la liturgie; puis, après avoir reçu l'hostie du Viatique, en la façon que nous avons dit plus haut, il dit à ceux qui entouraient sa royale personne; *Désormais qu'on ne me parle plus*, donnant à entendre par là qu'il avait assez à faire de converser avec Celui qui allait bientôt devenir son Juge. Seul son confesseur était autorisé à lui adresser de



## SUJETS D'ADORATION

A L'USAGE

des Agrégés de la Congrégation du T. S. Sacrement.

N<sup>o</sup> 34

Toujours présent, toujours immolé, toujours donné.

### I. — Adoration.

Laissez-moi, ô Jésus ! vous contempler et vous adorer Prisonnier perpétuel au tabernacle, y remplissant, en mon nom et à ma place, ces grands devoirs que si souvent j'ometts de remplir ou que je remplis si mal : le devoir de l'hommage dû à la Majesté souveraine de votre Père céleste : hommage d'adoration, de louange et d'amour ; et le devoir de l'intercession pour mes frères.

Hélas ! ô mon Sauveur, c'est en cet état où vous vous cachez plus complètement que vous êtes bien le Dieu inconnu, le Dieu méconnu et délaissé par vos enfants. Ils viennent encore se prosterner devant l'ostensoir qui vous expose à leurs regards. Ils viennent courber le front lorsque vous descendez sur l'autel à la voix du prêtre. Ils entonnent le cantique de l'amour et de la reconnaissance lorsqu'ils se sont assis à votre Banquet divin ; mais dans le silence et l'obscurité du tabernacle, ils oublient votre Présence adorée ; ils oublient que là est Celui qui les aime d'un amour infini ; ils oublient que du fond de ce tabernacle vous les attendez, vous les suivez du regard, vous mendiez leurs hommages.

Plus délaissé encore en certains tabernacles qu'au Jardin des Olives, les jours s'écoulaient sans qu'un ami vienne y consoler votre solitude.

Parce que, pour vous rendre plus accessible à tous, vous avez voilé votre gloire, faut-il donc que nous oublions qui vous êtes ?

N'est-ce pas au contraire pour nous une obligation de nous montrer plus attentifs, plus empressés, plus respectueux ?

C'est pourquoi, ô Seigneur Jésus, je m'unis aux Anges et aux Saints qui entourent vos tabernacles dans le monde entier et, me prosternant en esprit devant Vous, je vous dis : *Adoremus in æternum sanctissimum Sacramentum.*

## II. — Action de grâces.

Mais eût-ce été assez pour satisfaire les aspirations de nos cœurs, ô Jésus, de savoir que derrière la porte du tabernacle, vous, notre Maître et notre Sauveur, vous résidiez corporellement et substantiellement, afin de nous offrir sans cesse le cœur d'un ami prêt à nous accueillir ?

N'eût-il pas manqué quelque chose à notre bonheur si nous n'avions pu à certaines heures vous voir et vous adorer sous les voiles du Sacrement ?

Votre Cœur a pressenti ce besoin de nos cœurs, et vous avez voulu qu'à certains jours, en certains lieux, l'Église vous exposât à nos regards. Vous avez voulu que pendant de longs moments nous puissions savourer à notre aise la joie de rester à vos pieds, les yeux fixés sur Vous, comme autrefois votre tendre Mère vous contemplant dans votre berceau ; comme Madeleine vous contemplant à Béthanie ; comme Pierre et Jean vous contemplant sur le Thabor !

Merci, ô Maître, pour votre condescendance à notre égard ; merci pour la consolation que vous nous avez préparée en cette vallée de larmes ! Oh ! oui, il fait bon ici ; merci, Seigneur, merci !

Que de grâces, que de lumières votre Cœur sacré, ô Jésus-Hostie, ne répand-il pas sur nous du haut de son trône eucharistique, alors que nous voyant à vos pieds prosternés dans l'humilité, l'amour et la confiance, vous avez, comme autrefois au désert, compassion de nos misères !

Au moment où vous alliez vous élever au plus haut des cieux pour y entrer dans votre gloire, vous étendiez les mains sur vos disciples pour les bénir et vous leur laissiez comme suprême consolation cette douce parole : *Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.*

Cette parole, vous l'avez tenue en restant avec nous dans votre Sacrement ; cette bénédiction vous l'avez perpétuée et étendue à chacun de nous. Merci donc, ô Jésus, merci !

## III. — Réparation.

Maintenant, ô Jésus, permettez-moi de vous contempler sur l'autel, entre les mains de votre Prêtre. Oh ! qui me donnera de comprendre la grandeur du mystère qui s'accomplit alors sous mes yeux ! mystère qui est véritable-

ment le complément des mystères de l'Incarnation et de la Rédemption et qui les perpétue au milieu de nous ; mystère dans lequel, vous, le Fils éternel du Très-Haut, en vous offrant en holocauste à sa Majesté infinie, vous lui rendez le seul hommage digne de Lui ; mystère dans lequel vous réparez les outrages de nos péchés envers sa Sainteté parfaite !

Entrant dans le monde par le mystère de l'Incarnation, vous disiez à votre Père : *Père, les holocaustes ne vous ont pas été agréables, mais vous m'avez donné un corps et j'ai dit : Me voici !*

Où, tout était consommé, puisque par l'Eucharistie vous aviez trouvé le moyen de perpétuer à jamais l'offrande et l'immolation de vous-même à la gloire de votre Père et pour la pleine et entière satisfaction de sa justice.

Et voilà que ce mystère s'accomplit chaque jour sur l'autel ; voilà que la prophétie de Malachie s'accomplit à toute heure : *On offre en tous lieux à mon nom une victime pure et agréable* ; mais où donc sont, ô Maître, les chrétiens vraiment pénétrés de la profondeur et de la sublimité de ce mystère auquel vous daignez nous permettre de participer ? Hélas ! les uns s'en éloignent, les autres, sachant à peine ce qui se passe sur l'autel, n'y apportent qu'inattention et froideur.

Et parmi vos enfants, ô Jésus, combien peu savent s'unir à vous, rester attentifs, absorbés par ce mystère adorable, en suivant religieusement tous les détails : les yeux, l'esprit et le cœur fixés en vous qui, présent sur l'autel, vous offrez pour eux et en leur nom à votre divin Père ! Tout occupés d'une lecture pieuse, d'une méditation ou de quelques prières vocales, c'est à peine si le son de la clochette annonçant l'élévation nous en tire pour un instant ; bientôt nous nous y replongeons sans plus nous préoccuper de Vous, qui, là comme au Calvaire, attendez que quelqu'un vous tienne compagnie. Oh ! Seigneur Jésus, pardon pour notre inexplicable légèreté, pour notre impardonnable insouciance.

Pardon pour ceux qui s'éloignent de votre temple à l'heure du Sacrifice !

Pardon pour ceux dont la tenue insouciant et distraite blesse si profondément votre Cœur.

Pardon pour nous-mêmes qui savons si peu comprendre et approfondir la sublimité de cet ineffable mystère.

Pardon pour tous ceux pour les péchés desquels votre

Sang coule sur l'autel. *Parce, Domine, parce populo tuo!*

O mon âme, rentrez en vous-même ; apprenez à mieux apprécier l'immense bienfait du saint Sacrifice.

Que désormais, dès l'instant où Jésus, la Victime sainte, se sera rendu présent sur l'autel, vous teniez fixés sur Lui les regards de votre amour, comme les y tenaient Marie votre mère, saint Jean, sainte Madeleine, alors qu'Il agonisait sur le Golgotha.

#### IV. — Prière.

Mais, ô mon bien-aimé Sauveur, votre amour vous conduit plus loin, plus bas encore qu'au tabernacle et à l'autel. Il vous conduit à toute heure dans le cœur, dans la poitrine de vos enfants ; et c'est là que vous venez achever l'œuvre de votre Incarnation et de votre Rédemption en vous unissant à chacun de nous et nous appliquant les mérites de votre vie et de votre mort.

Oui, à toute heure, de nombreux chrétiens, à genoux à votre Table sainte, vous y reçoivent et y trouvent un avant-goût de la céleste patrie.

Ah ! Sauveur Jésus, faites en tous ceux qui vous reçoivent ce pour quoi vous y venez. Je veux en cet instant, unissant mes prières à celles de vos enfants qui vous possèdent en eux, vous dire : Bénissez ceux qui s'approchent de votre banquet sacré, purifiez leurs âmes et ne permettez pas qu'aucun vous reçoive avec tiédeur ou indifférence ; et lorsque vous avez uni votre Sang, votre Ame à leur âme, ô Maître, versez en leur esprit cette lumière qui leur fera comprendre de plus en plus que vous êtes l'unique Bien digne de leurs affections et de leurs désirs ; versez dans leurs cœurs l'amour, afin qu'ils ne cherchent plus que votre volonté et votre bon plaisir.

Apprenez-leur à conformer leur manière de voir à la vôtre ; à faire de votre doctrine la règle de leur vie. Fortifiez leur volonté afin qu'ils vous suivent fidèlement dans le renoncement aux choses d'ici-bas, dans l'amour de l'humiliation et de la souffrance ; dans la charité envers leurs frères.

Affamez-nous tous de vous ! Que tous nous venions à chaque aurore chercher en vous la Vie. Que nous vous recevions en Viatique à l'heure de la mort, afin que votre Père soit glorifié éternellement au ciel par ceux que vous aurez faits Un avec vous ici-bas par la sainte Communion.

F  
ven  
tem  
disj  
qui

baptém  
qu'il d  
par as  
fugiés  
baptis  
sola to  
larron  
ensem

Fortifié par la chair et le sang de Jésus-Christ qu'il venait de s'incorporer, le missionnaire ne prit point le temps de quitter son aube et courut de cabane en cabane, disposant ses catéchumènes à recevoir, sinon le sacrement qui nous fait enfants de Dieu et de l'Église, du moins, un



baptême sanglant. Ils se présentèrent en si grand nombre, qu'il dut tremper son mouchoir dans l'eau et les baptiser par aspersion ; puis il courut à l'église où s'étaient réfugiés des Chrétiens et d'autres catéchumènes. Le Père baptisa les uns, donna l'absolution aux autres et les consola tous par cette sublime parole, adressée naguère au larron pénitent " Mes frères, nous serons aujourd'hui ensemble dans le ciel. "

A la vue des ennemis qui accouraient de toutes parts, " le bon pasteur sacrifia sa vie pour ses brebis " et leur dit : " Sauvez-vous, mes frères, et laissez-moi seul dans la mêlée. " Et il se présenta aux Iroquois qui, de même que les envoyés des princes des prêtres en face de Jésus au jardin de l'agonie, furent saisis de frayeur à sa vue. Cette hésitation fut de courte durée : s'armant de leurs flèches, ils l'en couvrirent, sans pouvoir réussir à le faire tomber. Alors, ils lui tirèrent à bout portant un coup d'arquebuse qui transperça de part en part cette poitrine devenue le temple du Roi des rois il y avait à peine un instant. Le martyr s'affaissa en prononçant le nom de Jésus.

Mais ces loups sanguinaires, non contents d'avoir arraché la vie à cet homme de bien, commirent sur son cadavre mille indignités, tenant à honneur de lui porter chacun un coup. Enfin, ils transportèrent la dépouille de leur victime dans l'église, à laquelle ils mirent le feu, de sorte que, comme le fait remarquer la Vénérable Mère de l'Incarnation, " les restes précieux de ce nouveau martyr furent consommés au pied de l'autel et avec l'autel lui-même. "

" Ce saint martyr, ajoute-t-elle, apparut peu de temps après sa mort à un Père de la même Mission. " Ah ! " mon cher Père, dit celui-ci, comment Dieu a-t-il permis que votre corps ait été si indignement traité après votre mort, que nous n'ayons pu recueillir vos cendres ? " " Le saint martyr lui répondit : " Mon très cher Père, " Dieu est grand et admirable ; il a regardé mon opprobre " et récompensé les travaux de son serviteur. Il m'a " donné, après ma mort, un grand nombre d'âmes du " purgatoire pour les emmener avec moi et accompagner " mon triomphe dans le ciel. "

Voilà la récompense magnifique que Dieu réserva à son serviteur, mort au poste d'honneur, en vrai soldat du Christ, au pied de l'autel où il venait de consacrer le pain et le vin, selon l'ordre du Maître à la dernière Cène : " Faites ceci en mémoire de moi. "

La Messe mensuelle à l'intention des Abonnés du " Petit Messager " sera célébrée le Jeudi, 14 Février, à 6 heures, dans la Chapelle du Très Saint Sacrement.

## PARCE DOMINE !

(Solo et Chœur pour 3 voix de femmes)

Musique de Mlle Blanche Gagnon.

S. MODERATO.

CHŒUR. *p*

Par - ce Do - mi - ne, Par - ce Do - mi - ne,

ORGUE. *p*

*mf*

Par - ce do - mi - no tu - o Ne in æ -

*mf* *p*

*f*

ter - num no in ex - ter - num i - ras - ca - ris

*f*

SOLO. *mf* avec expression.

no - bis. Par - ce Do - mi - ne, Par -

*mf*

ce! Par - ce po - pu-lo tu - o,

*rall.*

Par - ce Do - mi-ne, Par - ce! Par - ce

*a tempo.* *piu f*

po - pu-lo tu - o, Ne in æ - ter - num,

*p*

ne in æ - ter - num i - ras - ca - ris no - -

*mf*

DU TRÈS SAINT SACREMENT

*crescen- do.*

bis i - ras - ca - ris no - bis,

*crescen- do.*

*f*

Par - ce Do - mi - ne, Par - ce!

*f*

*dim.*

Par - ce po - pu - lo tu - - - o,

*dim.*

*al* *lar* *gan* *do.*

Par - ce po - pu - lo tu - - - o.

*al* *lar* *gan* *do*



## La Première Communion d'un Sorcier

Récit d'un missionnaire

**K**AN-HOA est un petit village perdu au milieu de la Chine. Les trois quarts de ses habitants sont encore plongés dans les ténèbres du paganisme, mais chaque année le diable recule et des conversions s'y opèrent. Les païens ont généralement l'esprit droit, et l'exemple influe beaucoup sur leurs appréciations. En voyant les chrétiens si bons, si patients, si dévoués, ils en concluent que la religion étant capable de produire de pareils effets mérite toute leur confiance, et s'ils se montrent parfois longs à la lui accorder, leur persévérance n'en est que plus solide.

Aussi, j'ai le ferme espoir que bientôt, le diable sera obligé de déguerpir et de laisser le poste à Celui qui est vraiment seul digne de l'occuper.

Mon arrivée à Kan-Hoa, le printemps dernier, causa une grande joie à tous les chrétiens. On vint au-devant de moi musique en tête. Et quand je dis : musique, gardez-vous de croire à quelque concert comme ceux que nos braves soldats donnent chaque semaine dans les villes où ils tiennent garnison. Le seul instrument en usage ici, c'est le tam-tam. Et plus on tape fort, plus la musique est belle. Ce jour-là, je dus la trouver superbe, car jamais mes bons chinois n'avaient tapé si fort. Nul vacarme n'en peut donner une idée. J'applaudis à tout rompre. Toutefois, j'aurais préféré un peu de repos et de silence, car la journée avait été fatigante. Force me fut de me coucher ou plutôt de m'étendre tout habillé sur une couverture. Les tam-tam résonnaient toujours. Malgré tout, j'aurais peut-être encore cédé aux douceurs de Morphée, si, à chaque instant je n'avais été dérangé par des rats qui me

tro  
raie  
enc  
tra  
heu  
E

soixan  
Oui,  
KatuK  
du pay  
lence,  
cueille  
Qui  
bitants  
lades, 1  
un env

trottaient sur la figure, et des moustiques qui me dévoraient sans pitié. Au bout de trois heures je n'avais pas encore fermé l'œil. De guerre lasse, je me levai et la retraite de Première Communion commença. Il était deux heures du matin.

Han-Tu, mon catéchiste, avait très bien préparé les enfants. Tous se montraient pleins d'entrain et de



bonne volonté, surtout le petit Lilini et le sorcier KiKapano-KatuKopan, son oncle, qui n'avait pas moins de soixante-dix-huit ans.

Oui, le sorcier de Kan-Hoa, l'indemprable KiKapano-KatuKopan, qui avait été pendant si longtemps la terreur du pays et mon ennemi le plus acharné, se tenait là en silence, au milieu des enfants, et les édifiait tous par son recueillement et la ferveur de sa prière.

Qui l'eût cru, il y a seulement deux ans ? Alors les habitants de Kan-Hoa le faisaient appeler près de leurs malades, le suppliant de les guérir. On le regardait comme un envoyé des dieux. Il est vrai que son art n'était ni

mi-  
ha-  
bres  
able  
Les  
, et  
En  
s en  
de  
se  
nce

era  
est

isa  
nt  
z-  
os  
où  
si,  
te  
is  
n  
-  
a  
r  
s  
i

varié ni bien efficace. Il consistait en quelques drogues soi-disant magiques dont lui seul avait le secret et qu'il utilisait pour toutes les maladies, puis en des danses répétées autour du malade. Il fallait le voir gambader près d'un grabat en s'accompagnant d'une vieille marmite fêlée sur laquelle il tapait à coup redoublés. La plupart de ceux qu'il soignait de la sorte devaient mourir un peu plus vite, n'importe ! mon sorcier avait de la clientèle, et se faisait payer cher ses remèdes et ses demi-tours. Tout affluait chez lui, chèvres, riz, poules, etc., et pendant qu'on enterrait le pauvre diable que son art infernal avait envoyé dans l'autre monde, lui mangeait, buvait et menait joyeuse vie.

Vous jugez si j'étais pour lui un homme à craindre ! Je réussissais cependant fort mal quand j'essayais de persuader mes naïfs chinois de son imposture. J'avais beau leur dire que toutes ses grimaces étaient impuissantes à guérir le plus petit mal de tête : j'avais beau leur prouver par des faits, que ses drogues, au lieu d'enrayer la maladie, ne faisaient au contraire que la rendre mortelle, tous mes discours restaient inutiles. En revanche, il me présentait à eux comme un blanc féroce que l'esprit malin avait saisi, et capable d'attirer sur leurs biens et leurs personnes les plus redoutables châtiments. A son dire, je mangeais les enfants et j'arrachais les yeux à tout le monde pour en faire des couronnes (des chapelets) que je roulais nuit et jour entre mes doigts. J'apparaissais comme une sorte de Croque-mitaine, une autre Barbe-bleue, si vous voulez : et tout le monde à mon approche s'enfuyait et se barricadait chez soi.

C'était donc une lutte, et une lutte à mort entre lui et moi, et je crois que si Dieu ne s'en était pas mêlé, le diable eût eu beau jeu. Par bonheur, le bon Dieu s'en mêla, et le diable, comme toujours en pareille occasion, n'eut qu'à déguerpir. La preuve c'est que ce bon KiKapano-Katu-Kopan allait faire sa première Communion.

Mais n'anticipons pas.

J'avais eu mille peines pour aboutir à quelques conversions quand un beau jour j'appris la disparition de mon fameux sorcier. Depuis huit jours on ne l'avait pas vu à Kan-Hoa, et bien qu'il n'habitât pas le village, mais quelqu'endroit inconnu dans la forêt voisine, chacun se

de  
br  
til  
ne  
da  
po  
cre  
(  
dou  
de  
Sou  
ble  
ter  
—  
ma  
suis  
res-  
—  
—  
—  
—  
Je  
je fa  
Mais  
se pi  
s'éto  
—  
—  
Fl:  
—  
—  
—  
—  
—  
pour  
que ti  
—  
vice, s  
Je p  
tites d

demandait avec inquiétude ce qu'il était devenu. De nombreux malades le réclamaient. On avait fouillé, mais inutilement, tous les recoins de la forêt. Où était-il ? Pourquoi ne se montrait-il pas ? Était-il malade à son tour ? Mais dans quel endroit ? Autant de mystères que personne ne pouvait éclaircir, puisqu'on ignorait le lieu de sa demeure.

J'avoue que pour ma part, je ne regrettais que médiocrement sa disparition.

Or, un matin que je disais mon bréviaire, je me sentis doucement tiré par derrière. Je me retourne : un enfant de dix à douze ans se tenait là timidement : " Bonjour, Souami !" me dit-il, et en même temps, ses grands yeux bleus étonnés, sa contenance effrayée semblaient ajouter : Tu ne vas pas m'avalér, au moins !

— Bonjour, mon enfant, lui répondis-je en donnant à ma voix toute la douceur possible. Ne crains pas. Je ne suis pas un croque-mitaine, comme tu peux le voir. Désires-tu quelque chose ?

— C'est mon oncle qui m'envoie.

— Qui cela, ton oncle ?

— C'est KiKapano-KatuKopan.

— C'est lui !

Je m'attendais si peu à entendre prononcer ce nom, que je faillis lever les bras au ciel et m'écrier : Pas possible ! Mais je me contins pour ne pas effaroucher l'enfant. Qui se pique d'être un parfait Chinois ne doit d'ailleurs jamais s'étonner de rien.

— Mais alors, repris-je, c'est donc toi qui est Lilini ?

— Oui, Souami.

Flatté de ce que je le connaissais, l'enfant se rapprocha.

— Et tu n'a plus peur de moi ?

— Oh ! non, Souami.

— Alors, c'est bien ; que me veut ton oncle ?

— Il voudrait... c'est qu'il est bien malade...

— Il voudrait que j'aie le voir, n'est-ce pas ?

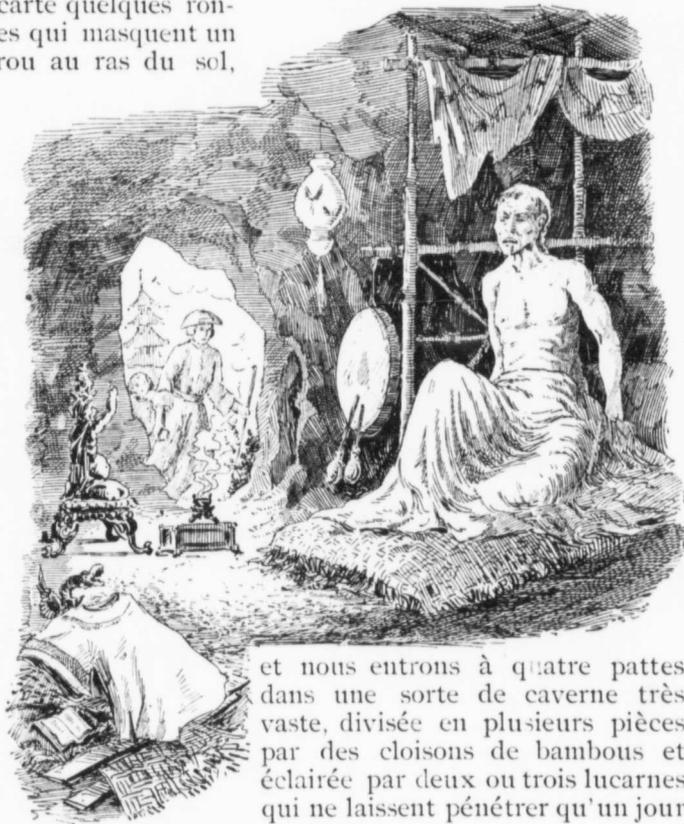
— Oh ! oui, Souami, tu lui ferais bien plaisir. C'est pour cela qu'il m'a envoyé vers toi. Mais il avait peur que tu ne veuilles pas venir le voir et le soigner.

— Allons donc, mais je serai charmé de lui rendre service, si cela m'est possible. Conduis-moi chez lui.

Je pris quelques provisions pour la route, quelques petites douceurs pour mon malade, et je me mis à suivre

l'enfant. Nous faisons des tours et des détours, nous montons, nous descendons, nous grimpons, puis nous dégringolons au milieu d'inextricables fourrés où mon petit conducteur se glisse comme une souris... enfin, nous arrivons à peu près intacts au pied d'un gigantesque rocher dominant un précipice où coule un torrent invisible.

Arrivé là, mon guide pousse trois fois le cri du hibou, écarte quelques ronces qui masquent un trou au ras du sol,



et nous entrons à quatre pattes dans une sorte de caverne très vaste, divisée en plusieurs pièces par des cloisons de bambous et éclairée par deux ou trois lucarnes qui ne laissent pénétrer qu'un jour douteux.

Ce qui frappe tout d'abord mes regards c'est une multitude d'idoles, des fétiches, des diabolins plus affreux les uns que les autres, et des tablettes de toutes couleurs. Au milieu de tout ce fatras, le pauvre KiKapano-KatuKopan était étendu sur une natte de paille, non plus comme au-

tref  
tref  
—  
Je  
rire.  
—  
veu:  
—  
pou  
—  
t'ai  
—  
Dieu  
tout  
—  
—  
A  
séant  
mont  
quan  
—  
Coi  
subite  
—  
fétich  
mal. J  
les pl  
tout,  
venge  
fièvre  
J'en n  
je te p  
Très  
blayer  
fétiche  
tait si  
Juge  
besogn  
vinerez

trefois, arrogant et provocateur, mais humble, soumis, tremblant de tous ses membres.

— Eh bien ! mon brave, comment ça va !

Je vis errer sur son visage pâle et amaigri un triste sourire.

— Très mal, Souami ! très mal ! Je suis perdu si tu ne veux pas me secourir.

— Mais, mon ami, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour te rendre la santé.

— Alors, tu ne m'en veux pas pour tout le mal que je t'ai fait ?

— Pas du tout, mon cher KiKapano-KatuKopan. Mon Dieu m'ordonne de pardonner à mes ennemis et d'aimer tout le monde.

— Que tu es bon, Souami !

— Non ce n'est pas moi qui suis bon, c'est Dieu.

— Ton Dieu !

A ce moment KiKapano-KatuKopan se lève sur son séant. Les yeux hagards et pleins d'épouvante, il me montre un coin de sa demeure où se trouvent entassées quantité de planches et de nattes de riz.

— Là, dit-il, il est là !

Comme je le regardais étonné, craignant qu'une folie subite ne se fût emparé de lui, il reprit en tremblant :

— Oh ! Souami, il faut me délivrer. J'ai peur de ton fétiche. Je l'ai barricadé là pour qu'il ne me fasse pas de mal. Je le surveille nuit et jour pour l'empêcher de renverser les planches et les pierres qui l'entourent, mais, malgré tout, je crains qu'il ne réussisse à s'échapper et à se venger. Aussi, vois-tu, je suis bien malheureux. J'ai la fièvre : c'est ton fétiche qui me l'a donnée, cela est certain. J'en mourrai, si tu ne me délivres. Mais si tu l'enlèves, je te promets de faire tout ce que tu voudras.

Très intrigué, comme vous pensez, je me hâtai de débayer l'endroit indiqué pour savoir quel était le singulier fétiche dont il m'attribuait la possession et dont il redoutait si fort la puissance.

Jugez de ma stupéfaction, lorsqu'après avoir fini ma besogne, j'aperçus... Devinez quoi ? Oh ! non, vous ne devinez jamais : *l'Almanach de la première Communion !*

(à suivre).

## → LE CÉLESTE MÉDECIN ←



DANS une rue détournée de Sydney (Australie) vivait, au temps de Mgr Polding, premier archevêque de Sydney, la veuve d'un marchand d'oranges. Elle-même était blanchisseuse, et du produit de ses gains elle faisait subsister sa famille. Quoique protestante, c'était une femme de foi et de prière, et elle lisait beaucoup la Bible. Un jour qu'elle était occupée à repasser, ses yeux se portaient souvent sur sa petite fille étendue dans un fauteuil, paralysée et sans espoir de guérison. Soudain, cette bonne mère se dit :

— Et pourquoi Notre-Seigneur ne me guérirait-il pas mon enfant ? Il est bien le même aujourd'hui qu'autrefois, quand il guérissait les malades !

Et sur ce, elle se résolut à tenter la guérison désirée. A peine eut-elle fini son travail, que la pauvre repasseuse prit son enfant dans ses bras et, accompagnée de son frère, elle partit pour la cathédrale anglicane. Arrivée à Saint-Jacques, elle dépose la petite patiente sous le porche et dit au portier étonné le but de sa visite.

— Mais vous êtes folle ! s'écrie celui-ci.

Toutefois, pressé par ses instances, il consent à prévenir le ministre anglican. Le pasteur arrive bientôt et demande à la pauvre mère :

— Est-il bien vrai que vous attendez de moi la guérison de votre fille ?

— Oui, Monsieur,

— Vous devez être folle, ma pauvre femme.

— Je ne suis pas plus folle que vous, monsieur. Est-ce que les apôtres ne guérissaient pas les malades ?

— Mais nous ne sommes plus au temps des apôtres, et nous ne pouvons opérer ce qu'ils faisaient.

— Mais est-ce que Notre-Seigneur n'a pas dit à ses disciples : " Les œuvres que je fais, vous les ferez aussi et de plus grandes encore ? "

Et ouvrant le Nouveau-Testament, elle lui montre le

vers  
la fi  
—  
du j  
vou  
gué  
épai  
fem  
inut  
Et  
Sain  
Ce  
Pold  
Le  
quan  
le po  
déch  
—  
dit-il  
Au  
pauv  
—  
petite  
—J  
Dieu  
de Di  
—  
La  
sur le  
du Sa  
bras d  
ferveu  
tout-p  
comm  
drait e  
—R  
Au  
mouvo  
pendar  
jours s  
troisiè  
en plei

verset où il est dit : " Voici que je suis avec vous jusqu'à la fin du monde. "

— Maintenant, ajouta-t-elle, posant sa main sur la table du porche, pouvez-vous nier que si vous êtes son ministre, vous ayez aussi ce pouvoir ? Mais si vous ne pouvez pas guérir ma fille, monsieur ( car le ministre secouait les épaules par commisération pour l'ignorance de la pauvre femme ), j'irai trouver une plus haute autorité. Il est inutile que j'aie recours à une autorité inférieure.

Et reprenant son enfant, la protestante se dirige vers Sainte-Marie, l'église catholique.

Ce jour-là était une fête de la sainte Vierge, et Mgr Polding célébrait la messe en son honneur.

Le Frère Benedict se tenait près de la porte extérieure, quand ses yeux aperçurent une femme chancelant sous le poids d'une pauvre enfant percluse. Le Frère l'aida à se décharger de son fardeau et écouta sa pathétique histoire.

— Ainsi, vous croyez que l'Archevêque peut la guérir, dit-il. Eh bien ! je le lui dirai dès qu'il aura quitté l'autel.

Au bout de quelque temps, le Prélat averti vint à la pauvre mère.

— Croyez-vous réellement que je puisse guérir votre petite fille, mon enfant ? dit le saint Evêque.

— Je le crois aussi fermement que je crois qu'il y a un Dieu au ciel, répondit la femme. Si vous êtes le ministre de Dieu, vous pouvez certainement guérir ma fille.

— Alors portez votre enfant près de l'autel, dit l'évêque.

La mère, aidée du Frère Benedict, transporta son enfant sur les marches de l'autel. Prenant de l'huile de la lampe du Saint Sacrement, l'Archevêque oignit les pieds et les bras de la percluse, et il implorait en même temps avec une ferveur extrême la bénédiction et l'assistance du Dieu tout-puissant. Il donna ensuite de l'huile à la mère, lui recommandant de dire certaines prières pendant qu'elle oindrait elle-même son enfant, puis il ajouta :

— Revenez avec l'enfant demain matin.

Au temps marqué, la petite percluse, qui ne pouvait mouvoir ni mains ni pieds, fut déposée devant l'autel, pendant que l'Archevêque célébrait la messe. Durant trois jours successifs le saint Sacrifice fut offert, et, comme la troisième messe s'achevait, l'enfant se leva tout à coup, en pleine santé, et marcha sans la moindre assistance.

Le cœur de la pauvre mère débordait de reconnaissance, et, quand le bon et vénérable Évêque vint mêler sa joie à la sienne en lui disant :

— Eh bien ! mon enfant, retournerez-vous maintenant au ministre protestant du temple de Saint-Jacques ?

Elle répondit avec une émotion profonde :

— Oh ! jamais plus !

Quinze jours après cet événement, une touchante cérémonie avait lieu à la cathédrale de Sainte-Marie. Vingt membres de cette heureuse famille, agenouillés les uns auprès des autres, étaient reçus dans l'église catholique, et faisaient leur première communion. Une fois de plus se vérifiait cette parole de la Vérité même :

Tout est possible à celui qui croit.

## ADIEU LA CRÈCHE



J'AIMAIS pourtant la voir, à l'angle de l'église,  
La crèche du petit Jésus,  
Avec son toit de paille et sa muraille grise  
Couronnés de rochers moussus.

Mais ce tableau divin aux touchantes images  
La Chandeleur nous l'a ravi :

Les bergers sont partis emmenant les Rois mages ;  
La Sainte Famille a suivi ! . . .

Vrai ! ce m'est un chagrin désormais chaque année,  
Quand la crèche a fini son temps,  
Et qu'on la rentre alors comme une fleur fanée,  
Exposée aux regards longtemps !

Il y tient tant de grâce, et tant de poésie  
S'en échappe en si doux parfums !  
De souvenirs si bons on a l'âme saisie  
En rêvant des Noels défunts !

Ah ! les illusions que cela vous rappelle !  
Lorsque enfants, à nos premiers pas,  
Nos mères par la main nous menaient devant elle  
Et puis nous l'expliquaient tout bas ! . . .

Plusieurs jours, croyez-le, j'en suis triste d'avance,  
Lorsque Janvier arrive au bout :  
Parfums de poésie, illusions d'enfance,  
La Chandeleur emporte tout . . .

ance,  
oie à  
nant

xéré-  
ingt  
uns  
que,  
is se



La Présentation de Jésus au Temple.

